

testante, on nous rendait hommage, à nous français et catholiques. Nos voisins savent reconnaître notre dévouement à la cause sacrée de la patrie, notre amour du devoir.

Quand nous fûmes revenus à la gare, on nous fit une ample distribution de bière. Ce n'était pas sans besoin. Après avoir dévoré la poussière du chemin, tout en savourant notre triomphe, nous avions le gosier passablement sec. Nous n'avons manqué de rien pour apaiser notre soif, car aujourd'hui la bière a coulé dans Toronto plus abondante que l'eau à Québec, dans les plus beaux jours du vieil aqueduc.

Notre colonel prit alors la parole et remercia les citoyens de Toronto, au nom du bataillon, de la belle réception qu'ils nous avaient faite. Son discours fut vivement applaudi. Nous embarquâmes immédiatement et nous sommes en route pour Ottawa. Comme il passe une heure du matin et que nous sommes joliment fatigués, je n'ai pas besoin de dire que nous allons faire une bonne nuit de sommeil.

Lundi, 20 Juillet.—Nous sommes arrivés à Ottawa vers une heure de l'après-midi. Aussitôt débarqués, on nous a conduits aux bâtimens du parlement, que l'on nous a fait visiter en détail. Vers trois heures, le bataillon forma les rangs, et l'honorable M. Caron, ministre de la Milice, nous adressa la parole. Il nous félicita chaudement de la manière dont nous nous sommes conduits pendant la campagne, et nous remercia, au nom du pays, des services que nous avons rendus.

Puis nous défilons par les principales rues de la ville. A la gare, M. Stanislas Drapeau, président de la Société St-Jean-Baptiste, nous a fait un très-joli discours.

A cinq heures nous partons pour Québec !

Me voici à la dernière page de mon journal. Nous avons été absents quatre mois. Que de changements peuvent être survenus pendant ce court espace de temps. Allons-nous retrouver à Québec toutes les affections que nous y avons laissées ? Oh ! assurément, les cœurs de nos parents sont les mêmes, nous allons retrouver nos amis tels qu'ils étaient le jour de notre départ. Mais ces cœurs, si dévoués, qui promettaient, au moment de la séparation, de nous être si fidèles, ont-ils gardé leur promesse ? N'avons-nous pas plutôt subi le sort des absents : n'avons-nous pas eu tort, tandis qu'un autre, plus fortuné, aura pris notre place ?— Cette crainte, sans doute,